

Notes personnelles de Jean Lhuillier

Famille – Enfance – Etudes – Orientation – Ma vie d'homme (partie active 3 phases)
La sagesse (choix entre santé et premier rôle) – Relais dans les objectifs

Famille Vieille souche lorraine. Parents du Toulinois. Fixés dans le berceau paternel à Villey le Sec. (Fort avancé de Toul 7 km). Agriculteurs et vigneron. Famille nombreuse. 6 enfants : 3 filles, 3 garçons. Aînés 2 filles, 2 garçons, suis le 5^{ème}, une sœur cadette.

- Né le 25 juin 1906 – village de Villey le Sec, 350 habitants, mais présence de nombreux militaires y tenant garnison, lesquels apportent un esprit nouveau dans le village, évolué par rapport à celui du monde paysan de l'époque. Mes parents y comptent de nombreuses relations. Les enfants en profitent, tous reçoivent une formation supérieure à Toul. Ma jeunesse s'écoule en gosse de village attiré par le monde extérieur, la nature et les animaux. Choyé par plusieurs familles du village qui me reçoivent comme l'enfant de la maison ; cet hébergement vient soulager mes parents très occupés par ailleurs, ayant en charge un personnel nombreux.
- 1914 – La guerre. Nouvelle ambiance pour le gamin de 8 ans que je suis. Mon Père et un frère sont mobilisés. Mon Père revint assez vite – père de famille nombreuse et classe déjà ancienne. Le village est évacué ; mes parents ne peuvent quitter le village – intérêts (ferme) et fonction (mon Père est Maire). Les enfants restent autour d'eux. Le village prend une physionomie particulière qu'il conservera jusqu'en 1919. Allées et venues de troupes de toutes origines – Lieu de repos des combattants. Tout est réservé au logement des soldats – granges, greniers, chambres, écuries même – Une sorte de fourmilière s'installe et qui ne connaîtra que peu de périodes de repos.

Aux jours tristes du début – retraite des troupes à pied – Morhange Grand Couronné de Nancy – succèdent des jours pleins d'espérance – Bataille de la Marne – et enfin, le front se stabilise devant notre village, fort avancé de Toul et qui domine une vaste courbe de la Moselle.

Les Allemands sont à 20 km à vol d'oiseau – Le Bois le Prêtre, Pont-à-Mousson et la poche de St-Mihiel développent presque devant nous un front de plusieurs dizaines de kilomètres. C'est ainsi que pendant toutes les hostilités nous bénéficions de spectacle de feux d'artillerie des deux adversaires. Villey le Sec est cependant hors de portée de ces canons et le village ne recevra que quelques bombes lâchées par des avions attirés par les signes extérieurs qu'une concentration de troupes ne peut éviter.

Pendant ce temps, mon frère aîné se bat devant nous, mon deuxième frère s'engage. Ma mère et mes sœurs vivent cette existence inquiète que des millions de femmes françaises ont connue. Les années passent ; le travail dissipe les soucis. 1917 – mon deuxième frère est porté disparu, mon aîné en est sa deuxième blessure. Le village est de plus en plus affecté par les disparitions de ses enfants. La troupe y est très nombreuse ; il s'y crée un certain sédentarisme ; des éléments territoriaux se sont incorporés à la population ; ils diffusent parmi celle-ci des connaissances nouvelles qui élèvent le niveau intellectuel du village. Personnellement, j'en bénéficie. Mes parents m'ont confié à l'un d'eux, professeur de son état, pour m'inculquer des notions complémentaires à celles qui nous sont données par notre Instituteur, personne de haute moralité,

mais déjà âgée et au surplus handicapée par une maladie de cœur, qui recherche la tranquillité de ses classes par des lectures captivantes mais qui hélas n'enrichissaient pas suffisamment l'esprit d'enfants très dissipés et plus tentés de participer à l'ambiance de guerre que d'apprendre. A 12 ans, je passais mon certificat d'études ; quelques mois plus tard la guerre se terminait et j'entrais au Collège de Toul. La famille se regroupe sans espoir cependant de voir revenir mon deuxième frère définitivement disparu ; la santé de mes parents est très ébranlée par les chagrins éprouvés au cours de ces quatre années. Mon frère aîné se marie quelque temps après son retour et reprend bientôt à son compte l'exploitation familiale.

Je crois ne pas céder à une certaine philosophaillerie ou sensiblerie en admettant que ces années de jeunesse de 4 à 12 ans ont eu sur moi et sur ma destinée une incidence indiscutable. Autant que je me reconnaisse à travers les dires des personnes qui s'intéressaient à ma petite existence, j'étais un des gosses – parmi de nombreux – qui vivait et partageait intensément les nouveautés avec lesquelles les circonstances le mettaient en présence. Si pour un enfant de cet âge la guerre vécue d'aussi près était déjà exaltante – combats, faits d'armes, distinctions – sans que l'on éprouve toute l'horreur de ses méfaits, elle éveillait nos jeunes cervelles et leur ouvrait des vues sur un monde, non pas nouveau, mais encore inconnu d'elles ; celui-ci leur parvenait à travers des récits, mais aussi par les hommes de couleur, de langage, de tenue et de façons de vivre différents. Le défilé des unités dans ce petit village m'avait mis en contact avec les noirs d'Afrique, les nord-africains, les canadiens, les américains et des français de toutes les régions de France ; mon état de gosse me faisait admettre dans tous les milieux de troupe – sous-officiers, officiers et même généraux - ; je prenais bien souvent mes repas aux roulantes, dans les mess et bénéficiais ainsi des conversations de tous ainsi que de la gentillesse générale. Cette intimité avec le militaire entretenait en moi une indépendance, un oubli des règles de tenue familiales contre lesquels mes parents devaient réagir sans que je m'explique ou en admette les raisons ; le gosse têtu, boudeur, coléreux que j'étais a su cependant réagir, comprendre ses parents et sa sœur aînée et obtenir une victoire sur lui-même en dominant ses excès de mauvais caractère. Je n'ai pas oublié mes auto-confessions des années 17 et 18 qui suivaient des crises aiguës de rébellion ou des tentatives de fuite avec des soldats qui n'avaient que faire de moi. Ces souvenirs m'aident encore à comprendre et à traiter des problèmes des jeunes et à trouver avec eux l'ouverture de leur être crispé, acrimonieux, etc... vers la détente et la sérénité.

Bref, très jeune, j'ai senti l'attraction de ces pays qui débordaient ma Lorraine natale, mal située à l'époque de médiocres connaissances de géographie mais dont les types d'hommes, de chevaux, d'habits m'étaient apportés au réel et dont je conservais avec précision tous les caractères que j'avais pu relever. De ce moment, je ne peux affirmer que ma vocation "coloniale" était née, mais simplement un désir de connaître "ces terres lointaines" dont le mirage m'apparaissait à travers les bribes de conversations que je saisisais, et sur lesquelles habitaient ces gens que je côtoyais.

Après-guerre – Etudes

Ma jeunesse de guerre n'avait pas été spécifiquement favorable aux études.

Mon certificat d'études obtenu à 12 ans en pleine guerre, j'entrais avant que celle-ci se termine au Collège à Toul - Ecole primaire supérieure de l'époque. Après trois années scolaires, je passais mon brevet. C'est sans doute à ce moment que j'ai ressenti le plus la faiblesse de mes études primaires, car chaque année j'améliorais mon niveau et finissais par devenir non pas l'élève brillant mais l'élève régulier à très bonne moyenne.

Après mon brevet, j'obtenais de mes parents – non sans mal – l'autorisation d'entrer dans une école régionale d'agriculture pour mieux me préparer à mon état futur d'agriculteur. J'entrais

à l'Ecole d'agriculture de Tomblaine en 1921 et en sortais en 1923. Classé 1^{er} de ma promotion et ayant reçu les félicitations du Conseil des Professeurs pour une moyenne exceptionnelle. La même année je passais le Concours de l'Ecole d'Agriculture de Tunis où j'étais admis en 4^{ème} et en sortais, deux ans après, 2^{ème} du classement général avec un diplôme d'Ingénieur.

Mon objectif étant atteint je pouvais devenir "colon" et poursuivre ma carrière dans la voie familiale.

Au cours de ces quatre années de spécialisation, je crois avoir mené une existence laborieuse même appliquée, au cours de laquelle j'ai appris beaucoup de choses, mais qui n'a pas été sans lacunes pour un homme qui s'est orienté dans une voie différente de celle envisagée au départ. Sans que je regrette mes deux années de Tomblaine, j'ai cependant l'impression d'y avoir perdu mon temps et que j'aurais pu avec avantage ajourner mes nouvelles connaissances de sciences naturelles au profit de notions mathématiques au niveau plus élevé. Toutefois ces deux années de Président des Elèves furent le début de mes contacts humains qui m'ont été par la suite profitables.

A Tunis, j'ai mené l'existence la plus complète de l'étudiant équilibré. Travail intensif pour conserver mon classement – entré 4^{ème}, sorti 2^{ème} à quelques centièmes de point du 1^{er} qui était de Goer de Hervé – Sports, tennis, rugby, athlétisme, cheval, mondanités, j'étais parmi les danseurs de l'Ecole un des plus assidus à toutes les soirées de la ville.

C'est à Tunis, aux cours du Professeur Boeuf que je fus attiré par la Génétique ; j'acquis dans cette discipline des connaissances qui, à l'époque, étaient loin d'être généralisées et c'est de là que date mon goût pour ces recherches et que se situe l'amorce de travaux conduits ultérieurement.

Mais c'est aussi à Tunis que j'ai ressenti la déception la plus pénible pour un jeune homme qui sacrifie tout à la franchise, à la droiture et au respect des règles régissant les relations entre élèves et professeurs et entre élèves. L'incident s'est déroulé ainsi : Peu de mois avant la sortie finale alors que nous étions dans le cycle des examens de fin d'études, une altercation s'élevait au réfectoire entre de Goer, Président des Elèves et le surveillant, celle-ci portait sur la nature de la qualité d'un plat. Sans plus, le Directeur de l'Ecole, un certain Vialas s'empara de l'affaire et prit la décision de relever de Goer de la Présidence, de me désigner d'office à cette place et de distribuer un certain nombre de sanctions. Il y eut une réaction générale, je refusais d'être investi dans les fonctions de Président normalement désigné par les élèves. Après une grève de quelques jours, divers entretiens avec les Autorités supérieures, tout rentra dans l'ordre et en tant que Président du Cercle, je m'entremis pour représenter l'intérêt général dans quelques affaires avant notre sortie définitive.

C'est alors que j'appris que le Sieur Vialas avait proposé au Conseil des Professeurs la suppression du diplôme d'Ingénieur à de Goer et à moi-même, classés respectivement 1^{er} et 2^{ème} de la promotion avec une moyenne exceptionnellement élevée. Le bulletin de notes du 3^{ème} trimestre nous montrait que les Professeurs n'avaient pas suivi le Directeur, mais ce bulletin comportait une appréciation surprenante démontrant l'esprit vindicatif de l'individu. Pour ma part, elle était ainsi rédigée : "Malgré la mesure de faveur dont il a bénéficié l'année précédente (mis à l'externat pour absence non justifiée), sa conduite a laissé beaucoup à désirer et a fait preuve d'une mentalité déplorable au cours d'un incident collectif". Un échange ultérieur de correspondance entre nous sur une affaire du Cercle me confirmait la violence du Sieur Vialas qui terminait sa lettre de la façon suivante :

“Ces constatations ne sont pas pour m’étonner, elles ne sont que la manifestation de la mentalité déplorable de votre promotion et des incidents qui ont marqué votre fin d’études, incidents auxquels vous avez été mêlé et au cours desquels j’ai constaté qu’un jeune homme tel que vous, bien-élevé par ailleurs, a joué un rôle néfaste de tout premier plan“.

Je subis immédiatement la répercussion de ce jugement ; m’étant présenté à Nogent, Section Agronomique, et après un examen convenable, je ne fus pas admis. Ainsi qu’il s’en est vanté aux élèves de la promotion suivante, Vialas s’était vengé en fournissant sur mon compte les plus mauvais renseignements. De Goer ayant pressenti ce comportement avait préféré ne pas tenter le concours.

Immédiatement, je m’engageais par devancement d’appel pour effectuer mon service militaire étant titulaire du Brevet de préparation supérieure. Début octobre 1925, je rejoignais à Saverne le 10^{ème} Bataillon de Chasseurs à pied, unité de mon frère disparu et quelques jours après, j’étais dirigé sur St-Maixent. A nouveau six mois de travail intensif pour sortir du 8^{ème} classement général de tous les élèves officiers de réserve du contingent. A ma sortie, bien que sollicité pour partir dans une unité extérieure – Maroc – je choisisais le 8^{ème} Bataillon de Chasseurs à pied de Metz. Ce choix m’était dicté en raison de la possibilité qui me serait donnée de me rendre plus facilement auprès de ma mère qui restait seule dans notre propriété de Lorraine et aussi parce que j’envisageais à cette époque une longue absence de France.

Mon service militaire accompli et ayant décidé d’ajourner mon départ pour des raisons familiales, je demande mon admission à la section agricole de Nogent sur Marne à laquelle je pouvais accéder sur titre. J’effectue cette année d’études dans des conditions normales, prenant beaucoup d’intérêt à cet enseignement déjà très spécialisé. Je sors en tête de ma promotion avec une excellente moyenne. C’est alors qu’il me fut donné d’apprécier l’honnêteté et la droiture du Directeur M. Prudhomme. Son examen général de fin d’année constituait en somme l’entretien personnel que le Directeur accordait à ses élèves au cours duquel il fondait son jugement sur l’année scolaire de l’intéressé accompagné de recommandations. Textuellement, il me déclara : “Lhuillier, vous ne pouviez pas être admis à la Section Agronomique en raison des appréciations fournies par votre Directeur de Tunis. Mais je me rends compte par votre moyenne excellente de votre supériorité sur vos camarades de promotion. A votre retour d’Afrique dans deux ans, nous réparerons cette erreur“. Ce qui fut fait ! Et c’est ainsi que j’obtenais mon diplôme d’Ingénieur d’Agronomie coloniale.

En novembre 1927, après avoir refusé des offres alléchantes d’une Compagnie de plantations d’Hévéas en raison de la longue durée du premier séjour – 5 ans – mon choix se portait sur l’Afrique Equatoriale – Service agricole. La lecture du livre de Gide n’était pas étrangère à ce choix – “Voyage au Congo“. Je fus affecté en Oubangui-Chari, territoire dans lequel s’est déroulé la première partie de ma vie coloniale – 1927-1939.

Disparition de ma mère 1929.

Pourquoi ce revirement d’orientation ? Marqué par ma jeunesse campagnarde, mon désir était de devenir colon et pour cela de bénéficier des conditions offertes à l’époque aux jeunes français. Toutefois plusieurs choses m’ont fait hésiter, notamment les difficultés que les jeunes titulaires de lots de colonisation rencontraient en Tunisie où les meilleurs terroirs étaient accaparés par les anciens, seuls demeuraient libres de petits lots enclavés ou ceux situés dans le Sud offrant une réussite aléatoire.

Premiers séjours coloniaux De fin 1927 à début 1969. Quatre séjours coloniaux de plus de 2 ans chacun. Période dure, adaptation pénible – Dysenterie, appendicite, paludisme, infection intestinale, plus toutes les petites misères physiques auxquelles n'échappaient pas les coloniaux de l'époque. Néanmoins, période faconde de travail intensif, dynamique, activité débordante tant sur le plan intellectuel que physique. Création du Centre agricole de Bangui, la première base expérimentale en Afrique centrale après les Jardins d'introduction de plantes créés par le Professeur Chevalier et ses collaborateurs lors de ses missions. Etude de la flore, travaux avec le Père Tisserand. Travaux de recherche et début de sélection sur les caféiers Excelsa, travail poursuivi très loin et que l'apparition de la Trachéomycose annihila. Travail repris depuis par le Professeur Saccas – Mission en Côte d'Ivoire en 1931. Rencontre de notre ami Portères – Conseiller technique auprès du Gouverneur, j'ai l'occasion, à ce titre, de reconnaître toutes les régions agricoles de l'Oubangui, du Tchad et du Cameroun et de prendre conscience de l'importance des problèmes d'économie agricole et d'évolution sociale des populations paysannes africaines de ces régions.

Appelé en 1938 à Brazzaville pour assurer les fonctions d'adjoint au Chef de Service de l'Agriculture, je reconnais les Territoires du Moyen Congo et du Gabon. Admis en 1937 dans le cadre des Laboratoires qui venaient d'être créés.

Début 1939 – Congo – désir de pousser ma formation dans le domaine des plantes textiles. Travaux au Laboratoire des Arts et Métiers. Rencontre de l'ami Bouriquet et orientation vers le Museum. Admis au Laboratoire Guillaumin – Agronomie – débute des études de Cytogénétique sur les Malvacées – appui du Professeur Eichorn – Travaux stoppés en août 1939 par la déclaration de guerre. Les événements qui suivent m'empêchent de mettre au point la thèse d'Ingénieur-Docteur à laquelle je travaillais.

En septembre 1939, je subis le sort de tous les fonctionnaires d'Outre Mer renvoyés dans leur poste d'affectation. Mis en affectation spéciale pour aider au développement de la production des plantes textiles. Nommé Chef de la sélection cotonnière, octobre 1939 – Assure la réorganisation de ce service dans les Territoires du Tchad et de l'Oubangui – Lance le démarrage des stations de Bebedja et Tikem (Tchad) et participe avec tous les fonctionnaires au développement de la production. Réside en principe à Fort Archambault. C'est en pleine action que j'apprends au cœur de la brousse la défaite française, l'envahissement de la France. Dès lors, ma décision est prise : ne rentrer chez moi en Lorraine que lorsque les Allemands n'y seront plus et prendre ma place dans les combats de la libération, décision réfléchie, catégorique à laquelle rien n'aurait pu s'opposer même si une ouverture française ne nous avait pas été faite par l'appel du 18 juin.

Période militaire Août 1940 – Septembre 1945 – soit cinq années entières de vie militaire qui viennent s'ajouter à mon service d'une année – six mois de St-Maixent – six mois S/Lieutenant de réserve au 8^{ème} Bataillon de Chasseurs à pied. En août 1940, je suis Lieutenant de réserve de l'Infanterie Coloniale, en service hors cadre pour les nécessités de services et notamment de la production cotonnière, produit d'intérêt national ; je réside à Fort Archambault, base militaire importante où ont été regroupés de nombreux réservistes de l'Afrique Centrale et où le climat social est très mauvais pendant cette période – les gens très engagés dans la vie active – planteurs exploitants forestiers, etc... estiment perdre leur temps. L'appel du 18 juin du Général de Gaulle n'apporte pas la paix dans les esprits. Si certains veulent poursuivre, beaucoup d'autres lassés par des mois d'attente n'ont plus que le désir de rejoindre leurs foyers soit en Afrique, soit en France.

Rentré à ma base, je m'emploie à rallier le plus grand nombre d'entre eux à la cause du Général de Gaulle dont j'étais partisan. Ces contacts sont intéressants sur le plan humain, car indépendamment de la décision que prennent les éléments touchés, on approche des hommes tourmentés qui se livrent entièrement, mettant à découvert leurs sentiments et parmi lesquels se distinguent les faibles, les forts, les indécis et les individus politiquement engagés. Notre action se situe au moment où la garnison de Fort Archambault connaît une crise aiguë que le Général Ingold, notre collègue à l'Académie des Sciences d'Outre Mer alors Commandant de la place, a su dominer et aplanir par son autorité, sa pondération et sa sagacité.

Après Fort Archambault, Bangui connaît une situation délicate – les militaires sont retranchés dans leurs cantonnements et restent fidèles au Gouvernement de France ; les civils et le Gouverneur se rallient au Général de Gaulle. Mes amitiés dans les deux camps me poussent à intervenir et à tenter des rapprochements. Fidèle à mon engagement moral de combattre l'envahisseur, j'aborde avec beaucoup de calme les échanges de vues et les discussions avec ceux qui ne partagent pas ma propre décision. Dans cette action, je mesure, comme à Archambault, la valeur morale des individus. Bref le Tchad d'abord et l'Oubangui ensuite se rallient à la France Libre.

Une mission de liaison délicate m'est confiée par le Gouverneur de Bangui auprès du Général de Larminat à Brazzaville. Je m'en acquitte dans des conditions de vol difficile, notre avion ayant dû aborder et traverser une tornade exceptionnellement forte.

Le 1^{er} septembre 1940 à Brazzaville, je m'engage pour la durée de la guerre. Affecté au 2^{ème} Bataillon de marche à Bangui. D'abord mis à la disposition du Gouverneur pour une tournée générale du Territoire afin de sonder la fibre "France Libre" des hauts fonctionnaires. Ces contacts sont édifiants : l'intérêt, l'avenir, l'avancement etc... sont les préoccupations qui agitent la plupart d'entre eux. Une majeure partie restera en place cependant.

Le 15 octobre, je rejoins mon unité – Chef de Section mitrailleuses. Avec Assiduité, on se remet au métier de militaire – physiquement – techniquement. Fin novembre, mouvement sur Pointe Noire. Embarquement dans ce port sur un bateau qui, isolément, joint Freetown. Réembarquement sur un plus important et avec lui nous nous joignons à un convoi qui s'organise vers le grand large. De nombreux jours de mer et relâche à Durban et ensuite nombreuses semaines de navigation pour arriver à Suez fin avril 1941.

Dans un camp de Palestine, l'essentiel des Forces Françaises Libres est regroupé : Légion, Infanterie de Marine, Bataillons de marche venus d'Afrique Centrale : B.M.1, B.M.2, B.M.3. L'expansion allemande se poursuit tant en Lybie qu'en Syrie occupée par les troupes françaises. Une action est décidée par le Haut Commandement sur ce pays stratégiquement bien placé et où la docilité des français de Vichy permet la pénétration de l'aviation allemande. Les F.F.L. participeront à l'opération, mais chacun de nous est libre de son choix. Notre Bataillon B.M.2 y prendra part et ce fut notre baptême du feu – oh ! ironie, sous les balles françaises. L'action est dure, prise de Damas, de Homs ensuite et fin juin 1941, c'est l'armistice et pour notre unité l'occupation d'Alep. Pour moi, physiquement et moralement, cette petite bagarre fut pénible, je suis hospitalisé après avoir connu la soif.

L'occupation de la Syrie permet aux F.F.L. de se rééquiper et surtout de s'amer car les anglais, pourvus sous ce rapport, n'ont pu nous fournir un armement convenable. On côtoie les troupes du Général Dentz, Commandant en chef de la Syrie sous Vichy ; ces contacts sont pénibles,

le rapprochement est difficile, aussi les ralliements aux F.F.L. seront peu nombreux et ces belles unités françaises seront rapatriées sur la Tunisie pour venir renforcer les unités d'Afrique du Nord.

Rétabli, je rejoins mon bataillon où je reçois le commandement d'une Compagnie de fusiliers voltigeurs et ce sont des actions de diversion que nous menons sur l'Euphrate où quelques tribus s'agitent.

Enfin il est question de former une division française libre qui serait incorporée à la 8^{ème} Armée anglaise. Ce bruit se confirme, la décision vient. Sous le commandement du Général Koenig, deux Bataillons de Légion, un Bataillon de Tirailleurs, le nôtre B.M.2, un Bataillon d'Infanterie de Marine – Pacifique – Artillerie un groupe, Unité D.C.A., Groupe sanitaire, Train etc... 3 000 hommes environ. Un peu moins restera en Syrie et formera par la suite la 2^{ème} Division de Français Libres dont le rôle sera surtout de renforcer ou de remplacer les unités de la 1^{ère} D.F.L.

Je reçois, lors de la formation de notre unité, le commandement de la Compagnie lourde – vraiment lourde d'ailleurs, car extrêmement renforcée en moyens de feu – deux sections de 75 antichars, deux sections de mortiers, deux sections de mitrailleuses, une section de reconnaissance, une section de pionniers. Encadrement officiers et sous-officiers européens – Bons cadres sous-officiers africains, gens de l'Oubangui tous, réservistes européens. Pas un officier d'active. Presque tous les européens parlent le Sango et une atmosphère idéale faite de confiance, de respect, de dévouement s'établit entre tous, officiers et hommes. Cette entente, cette correction frappe tous les éléments non prévenus et surtout les légionnaires un peu septiques sur la valeur et le comportement au combat des africains. La cohésion de tout le bataillon, sa tenue, sa discipline toute particulière cependant forcent un peu l'admiration.

Et c'est la Lybie, marche en avant, recul ensuite et stabilisation à Bir Hacheim début avril 1942. On s'organise, on s'installe, on attend, on se livre à de vastes reconnaissances en avant de ce point fort pour tâter l'ennemi. Le temps paraît long, la vie du désert est rude, mais on apprend à connaître celui-ci et à mieux nous connaître entre nous, blancs et noirs.

Courant mai, je reçois le commandement d'une colonne de harcèlement : un Bataillon d'artillerie, nos deux sections d'antichars, deux sections de fusiliers voltigeurs – Jack Colonne, du nom du Général anglais qui en avait pris l'initiative. Nous sommes couverts par le réseau surveillance des Automitrailleuses anglaises. Le jour, l'artillerie tire sur ce qui peut nous paraître être l'ennemi. Le soir, tout ce qui est motorisé se replie en un point fixé par le commandement en arrière des lignes. On forme le cercle, les hommes au milieu, canons et camions en éventail autour de ce cercle. Une seule surveillance de nuit. Pas un bruit, pas une cigarette. Tout le monde tombe dans un profond sommeil. Pendant ce repos des motorisés, la troupe Fusiliers Voltigeurs opère sa patrouille de nuit et va reconnaître des points supposés occupés par l'ennemi – le renseignement est toujours indispensable.

Au lever du jour, dispersion rapide ; chacun rejoint la base qui lui a été assignée la veille, on recueille les patrouilles et une autre journée recommence. Cette vie est exaltante, surtout après le demi sédentarisme de la position de Bir Hacheim.

Mais tout a une fin et cette fin arrive. Le 24 mai 1942 au matin, je me trouvais au P.C. de la batterie d'artillerie où je devisais avec l'ami Chavanac, Commandant de batterie ; on nous signale un véhicule ennemi à l'horizon, dispositions habituelles au combat, étude des données de tir et on attend les résultats... Surprise, ce véhicule devient dix puis vingt puis trente et c'est ensuite une

longue théorie d'éléments motorisés qui nous apparaît faisant route vers nous. L'attaque est déclenchée.

Ce qui suivit a été relaté pour m'éviter d'y revenir. Notre unité résistait dans des conditions de combat et de ravitaillement pénibles. Ce fut enfin la sortie de vive force. Notre colonne s'engagea entre deux feux ennemis. Nos gens ont parfaitement tenu, mais notre unité était la dernière à franchir le passage alors que celui-ci se refermait. Bref, on perdit beaucoup de monde, mais le Général Koenig et l'Etat-Major français ne pouvaient pas regretter d'avoir inclus une unité de tirailleurs africains dans la grande Unité française libre.

C'est un bien petit bataillon, bien clairsemé, qui se regroupait le surlendemain de la sortie en un point X, en bordure de la Méditerranée, où les Anglais nous avaient déposés. Mouvement vers le Caire, ensuite sur Beyrouth.

Octobre 1942. De Gaulle assiste au défilé de nos troupes. Remise de décorations aux présents. Je reçois ma première citation à l'ordre de l'Armée.

Le front se stabilise, on prépare El Alamein. Nous n'y participerons pas ; notre unité doit combler ses vides. On parle de nous renvoyer en A.E.F. pour cela. Après les combats, devenu adjoint au Chef de Bataillon, je me dispose à gagner Bangui et Brazzaville pour préparer notre renfort. Mais la situation évolue différemment. A Brazza, alors que je me trouve à l'Etat-Major du Général Leclerc où je suis de passage, on m'apprendra que le B.M.2 est envoyé à Madagascar pour y représenter la France Libre et marquer sa présence aux yeux des anglais et sud-africains dont les ambitions sur la grande île sont connues et même avouées.

Je réagis par télégramme, mais la décision du Q.G. de Londres est catégorique. Il ne me reste plus qu'à rejoindre la grande île pour y préparer l'arrivée du Bataillon. Je profite d'un avion particulier – celui qui doit amener le Gouverneur Général de St Mart auquel il revient d'administrer l'Ile. Départ de Brazza sur Junker vers Elisabethville. Elisabethville-Nairobi sur un avion américain DC.3. Là, je retrouve un groupe d'officiers français, éléments de l'Etat-Major du Général Legentilhomme. Le Colonel de Marmier, Directeur des lignes aériennes françaises libres doit nous emmener de Nairobi à Tananarive. Devant la charge, le pilote hésite d'abord de me charger, mais se ravisant, le Colonel de Marmier fait descendre de l'avion plusieurs caisses fort lourdes qu'il laisse en bout de terrain et me fait signe de m'embarquer avec ma légère valise. C'en est fait, l'avion s'envole et nous nous posons à Ivata par un temps pluvieux de janvier 1943.

Ce voyage me permet d'approcher et de vivre de longues journées avec un homme exceptionnel, le Colonel de Marmier, très connu déjà dans le monde de l'aviation pour ses exploits mais dont j'apprécie les qualités de jugement et de cœur.

Hélas les nouvelles sont longues à nous parvenir. La mise en route du B.M.2 par voie de mer se fait attendre. On ne me laisse pas chômer et tout de suite, je suis nommé Chef adjoint d'Etat-Major du Général Legentilhomme – Général Emblanc. Je connais une situation très pénible : une partie des français de la Grande Ile mobilisée se trouve regroupée dans un camp au sein duquel règne une atmosphère nettement antigaulleiste.

Je m'emploie de mon mieux à dégeler cette ambiance, ce qui est obtenu après quelques mois. On réforme une unité nouvelle, on démobilise, on envoie quelques gens en Angleterre et après 5 mois, la ville de Tana reprendra son faciès normal, mais les conditions de vie y sont difficiles,

seules les ressources locales peuvent alimenter confortablement la population ; les stocks de rhum agrémentent de belles soirées. La vie pour le militaire y devient douce.

Là se situe pour moi un coup moral dur. Je pensais bien retrouver à Madagascar de Goer de Hervé, mon camarade et ami de Tunis, mais à peine étais-je débarqué que j'apprenais sa mort, tué par les Zoulous dans un combat d'arrière-garde idiot. Je vois sa veuve et ses enfants, mais je sens que je ne suis plus dans le même camp. Grâce à un Commandant ami de de Goer on clarifie la situation.

Courant février, le Bataillon arrive. Branle-bas à Tana. Mes camarades sont assez démonstratifs. Vite d'ailleurs, ils sont incorporés dans la population et les soirées à Tana font le reste. Pour ma part, mon travail d'Etat-Major ne me permet pas de participer à ces réjouissances ; je demeure terne et plutôt triste, car je sens l'enlèvement de notre unité.

Dans la place que j'occupe, je réagis de mon mieux et rappelle à tout propos que la situation dans laquelle se trouve notre Bataillon ne peut durer. Un autre bataillon France Libre, mais n'ayant pas combattu est attendu. Enfin on parle de départ et un premier mouvement sur Majunga est amorcé. La vie, la mer, tout y est agréable, mais les jours sont longs.

Une unité de la Marine de guerre relâche à Tamatave. On fait connaissance de son Commandant, aujourd'hui l'Amiral Jubelin. Dîner à bord à la suite duquel le Commandant nous fait savoir que dans une demi-heure, il fera mouvement vers la Réunion et invite à ce voyage ceux que cela intéresse.

Adjoint au Commandant du B.M.2, je n'ai pas de charge permanente. Je demande l'autorisation à mon Chef direct qui me l'accorde et je m'embarque sur le bateau de guerre français. Je prends contact avec la Grande Ile ralliée à la France. Gouverneur Général Capagorry de la France Libre. On me donne des moyens de parcourir ce magnifique pays pendant les quelques jours qui me sont accordés. Le Commandant Jubelin ne peut en profiter, rappelé qu'il est par une mission d'observation dans l'Océan Indien très habité à l'époque par les sous-marins allemands. En même temps, je recrute plusieurs jeunes gens volontaires pour se joindre à notre unité. Huit jours après, je rejoins Tamatave à bord du bateau lavoir ! encore en état d'assurer la liaison entre les deux îles. Retour mouvementé. Arrivée assez désagréable : le Général Bureau informé de mon voyage à la Réunion et du fait que je ramenaient quelques volontaires s'insurge contre moi. Arrêts de rigueur et ordre aux jeunes réunionnais de rallier Tananarive. Une histoire navrante suit ainsi d'ailleurs que notre embarquement sur une unité anglaise. Plusieurs jeunes garçons ont contrevenu à l'ordre du Général Bureau et ont décidé de se joindre à nous. Ils sont provisoirement embarqués sur un bateau de guerre où ils sont à l'abri. Perquisition et fouille sur le nôtre au départ de Tananarive, à Diego où nous faisons escale et enfin à Dar es Salam où nous débarquons. Ces recherches sont désagréables, je suis très franc avec les Autorités anglaises et sur ma parole d'honneur qu'aucun de ces éléments ne restera au Tanganyika, on ferme les yeux.

Ainsi, à travers ce vaste pays, le long du Congo belge, notre Bataillon gagne Bangassou d'abord et Bangui ensuite. Nous sommes rendus chez nous, chacun est satisfait. Notre Bataillon se réforme très vite et très vite encore, les jours deviennent longs malgré les sorties et chasses de toute sorte.

Il semble que l'on oublie le B.M.2 et que le Général Marchand tient à nous conserver en A.E.F. La fin de 43 approche, les esprits sont inquiets ; avoir débuté la bagarre et ne pas la finir !...

Au moment de la Noël de cette même année, au sein d'un groupe d'amis, il est décidé de tenter de rappeler notre situation à l'Etat-Major général d'Alger – Général Koenig. Les correspondances sont sans réponse, il faut une démarche directe. On convient que je me rendrai à Alger accompagné d'un sous-officier. Notre Commandant est acquis à ce voyage, mais on ne peut en parler à l'échelon le plus élevé. C'est donc en catimini qu'avec ma voiture Dodge double pont arrière, Canonne et moi nous mettons en route un peu avant Noël. Il s'agit d'un voyage difficile – piste pas ouverte encore – apparition des Autorités supérieures – nécessité de nous ravitailler en essence. Bref, arguant d'une mission impérative et n'hésitant pas à "bluffer", après trois semaines de voyage, nous touchons Alger. Là commencent mes démarches ; mon adjoint s'en tient à s'occuper de détails matériels. Mal reçu par le Général Koenig, je retrouve cependant des amis qui comprennent mieux ma venue – Général Ingold – Dr.R. Malbrant notamment. Leur amitié m'aide à supporter ce climat bien pénible pour moi qui s'est créé dans cette grande capitale.

Pendant plus d'un mois, je harcèle tous les éléments de l'Etat-Major. Enfin, à bout de résistance morale, je suis un jour appelé par Koenig qui me dit assez brutalement : "Lhuillier, votre bataillon va faire mouvement sur l'Afrique du Nord. Vous allez repartir annoncer cette bonne nouvelle à vos amis et reconduire la voiture".

Avec beaucoup de calme, mais extrêmement ému, je réponds au Général Koenig : "Faites de moi ce que vous voudrez, mon Général, mais je ne repartirai pas en A.E.F. Vous savez qu'une sanction m'y attend et je ne pourrai jamais revenir sur ce front. Reprenez mes galons si vous le jugez nécessaire".

Koenig ne s'attendait pas à ma réaction pourtant légitime. Calme lui aussi, mais très monté, il me répond qu'il va aviser. Quelques jours après, je suis à nouveau convoqué par lui et plus cordial il me fait savoir que devant mon refus, mais compte tenu de mon passé, il m'affectait à la 1^{ère} D.F.L., mais que là je resterais sur la touche.

Rapidement, mon sous-officier adjoint rejoint l'Oubangui, emportant pour les amis du Bataillon un rapport précis sur ce qui s'était passé, mes contacts avec les uns et les autres. Et moi, avec ma valise, je prenais le train à Alger pour rejoindre l'Etat-Major de la 1^{ère} D.F.L. dans le Cap Bon en Tunisie. Je n'étais pas le nouveau venu dans cette grande unité, mais les choses avaient bien changé depuis Bir-Hacheim et je me trouvais passablement dépaycé.

Présentation au Général Brosset, à mon Chef d'Etat-Major Commandant St Hilliers ; retrouvailles avec beaucoup de camarades, soit à l'Etat-Major, soit dans les unités. La sanction Koenig doit me poursuivre, car je ne suis pas affecté dans une unité de combat. Toutes celles-ci d'ailleurs ont refait leur plein pendant la période de repos tunisienne. Me voilà affecté au 3^{ème} Bureau de la Division – Bureau opérationnel en qualité d'adjoint à son responsable. Période de travail intensif dans lequel je suis heureux de me plonger après les vicissitudes d'Alger. Je m'imprègne de la composition de cette grande unité, de ses moyens, je me recycle comme on dirait aujourd'hui.

On parle d'un mouvement en Italie et d'une participation aux opérations au sein du Corps expéditionnaire français d'Italie commandé par le Général Juin.

Le grand jour est fixé. L'unité s'embarquera à Bizerte et quelques unités et du matériel à Bône. Il faut un responsable pour ces opérations. La plupart des officiers ont fait des stages en T.Q.M. en prévision d'un tel mouvement. Pour ma part, arrivé tardivement, je n'y ai pas participé, mais néanmoins, je suis désigné pour assurer ces opérations d'embarquement. Je m'en tire à la

satisfaction générale, aussi bien l'Etat-Major français, des autorités américaines avec lesquelles j'opérais et des troupes qui transportaient des impedimenta non autorisés – surtout la Légion.

A cette occasion, je fus considéré comme un spécialiste des opérations d'embarquement. Comme on le verra, cette réputation me valut d'intervenir à Tarente et enfin à Oléron.

A peine avais-je rejoint l'Etat-Major aux environs de Naples que j'étais nommé Chef du 3^{ème} Bureau, mon prédécesseur, un Capitaine israélien Mirkin ayant obtenu d'être muté dans un état-major de Brigade. Et me voilà, réserviste nouveau venu, à la tête de ce bureau où un travail de spécialiste m'attendait. Je fais pour le mieux et semble réussir. A plusieurs reprises, je manifeste mon désir d'être affecté dans une unité combattante. Sous le coup de mes insistances répétées, le Général Brosset me fait appeler et dans un entretien fort amical, me fait comprendre que je remplis des fonctions de confiance avec l'autorité et la souplesse qu'il désire et à son tour, insiste pour que je conserve ce poste. "Plus tard, on verra" ! me dit-il.

Les combats en Italie sont durs pour notre unité. Mes contacts avec les combattants sont constants. Ma place s'affirme dans l'unité et j'en deviens un des éléments les plus connus.

Ce sont les combats de Garigliano, de Rome, de Radicofani et enfin de Sienne... Rumeurs dans l'unité : nous allons participer au débarquement envisagé dans le Sud de la France. Nouveau mouvement vers un port : Tarente. Embarquement et débarquement à Cavalaire le 15 août 1944. Mouvement vers Toulon, combats difficiles de Hyères et de Toulon – Mouvement vers Avignon où nous passons le Rhône et ensuite, c'est la remontée vers Lyon par le Puy, St-Etienne. Combats de Lyon et stage de repos dans la région de Beaune. Mouvement vers Besançon, Vesoul et on s'oriente vers Belfort. Tout cela prend du temps, mais jusque là ce sont des escarmouches plutôt que la véritable bagarre à l'exception des bagarres de Hyères et Toulon.

Fin septembre-début octobre. Nous sommes dans la région de Lure. Tout se durcit : le froid et la résistance ennemie. Nous recevons de nombreux renforts F.F.I. qui vont remplacer les tirailleurs encore en service à la Division. Cette incorporation m'est à nouveau confiée. Cette liaison dans la zone de combat est du plus haut intérêt, je m'y donne beaucoup.

Hélas, fin octobre-début novembre, un léger incident avec le Général Brosset me fait souhaiter de servir dans une autre unité. Je l'ai regretté, car notre bon Général ne s'est pas rendu compte de ce qu'il me demandait. Présenter Eve Curie, lieutenant de réserve, journaliste aux unités combattantes !! Je ne me sentais pas dans ce rôle et me suis buté.

Avant cet incident, j'avais eu une grande joie, d'abord de retrouver dans un petit village de la Bresse à 20 km de Bourg une bonne amie de ma sœur et enfin de profiter de la liaison qui venait de s'établir entre la 1^{ère} D.F.L. et la 2^{ème} D.B. pour m'échapper dans la brèche et aller jusqu'à Villey le Sec où je savais retrouver ma famille : ma sœur aînée, véritable mère pour moi, mon frère et sa famille et plus loin dans un autre village, mon autre sœur et les siens.

Ce voyage de deux jours fut la consécration de mon action militaire. En quelques instants, mon rêve était réalisé, revoir ceux qui m'étaient chers et ces lieux de ma jeunesse avec tout ce qui y vivait. Triste déception cependant, ce petit village libéré et repris par les Allemands venait de vivre des jours atroces, une dizaine de ses habitants venaient d'être tués par les allemands qui n'hésitaient pas à se livrer aux pires atrocités avant de quitter le village. C'est le cœur bien lourd que je regagnais mon unité et reprenais ma place pour quelques semaines seulement.

Début novembre, la Division assez stabilisée devant Belfort devait fournir des officiers et sous-officiers pour l'encadrement d'unités F.F.L. de la région parisienne. Je fus de ceux-ci avec de nombreux camarades et fus affecté à la 10^{ème} D.I., région de Nemours. Adjoint d'abord du Colonel BABLON, un ami commandant le 24^{ème} R.I., je fus très vite nommé à la tête du 1^{er} bataillon de cette unité où se succédaient de nombreux officiers sans imposer leur autorité – deux compagnies F.T.P. et deux compagnies de M.N.L. composant ce groupement plutôt incohérent.

Je connus trois semaines difficiles, le temps de rétablir la discipline et d'instruire convenablement cette troupe. Une fois seulement, quelques éléments ont tenté d'entonner l'Internationale : j'ai fait savoir que ce chant n'était pas de rigueur dans nos rangs. La marche de nuit s'est prolongée jusqu'au lendemain midi. La rigueur des rassemblements du matin et du soir avec appel marquait mon désir de voir tout le monde sur le terrain. Après ces quelques semaines sévères, l'esprit de ces hommes avait changé ; le bataillon se montrait uni et désireux de bien faire. Notre montée en ligne en Alsace confirmait cette transformation ; pendant un mois, cette petite unité se fit remarquer et se montrait en toute occasion égale aux meilleures.

Après l'Alsace, on fut envoyé à Thouars aux fins de rééquipement et c'est là que l'armistice nous surprit. Quelques jours avant, j'avais été demandé personnellement par le Général de Larminat pour assurer le débarquement de l'Ile d'Oléron. Je reçus pour cette opération le commandement provisoire d'un bataillon de fusiliers marins. Cette action mineure fut la dernière dans laquelle je fus engagé. Dès le débarquement, je rejoignais d'ailleurs rapidement mon bataillon dont le mouvement vers l'Alsace d'abord et l'Allemagne ensuite était prévu.

Début juin, le 1^{er} Bataillon de la 24^{ème} R.I. était appelé à remplacer une unité américaine sur les bords du Rhin – le Kreiss de St Goar – face au rocher de la Laurelein – devenait notre fief.

Progressivement, on se démilitarise, ce sont des vacances et on prépare la troupe au régime de paix. L'élément féminin de la région décontracte nos jeunes militaires et résistants. Une vie facile leur fait vite, même très vite oublier les serments du maquis, c'est mieux ainsi. Pour ma part, je songe à l'avenir. Mon Colonel insiste beaucoup pour que je demeure dans l'Armée, mais je me sens à nouveau attiré par l'Afrique et ma décision est de reprendre ma place dans la recherche agronomique.

Le 14 juillet 45 me vaut une dernière grande satisfaction. Je suis désigné pour commander le bataillon de notre Régiment qui défilera sous l'Arc de Triomphe, suprême honneur qui vient d'ailleurs s'ajouter à la Croix de la Libération qui m'est décernée avec la Croix de la Légion d'Honneur et une ultime citation à l'ordre de l'Armée. Cette dernière s'ajoute à deux autres l'une en Alsace, l'autre à Royan. Mon bilan s'arrête donc à 4 citations, la Légion d'Honneur et la Croix de la Libération. Cette dernière distinction est pour nous, les anciens, particulièrement appréciée. N'avons-nous pas été les véritables Compagnons du Général au long de ces cinq années de lutte. Nous ne serons pas nombreux de cet ordre, 1 200 et la plupart hélas n'auront pas connu la victoire.

Le 15 septembre 45, je reçois mon remplaçant et le 30, je quitte mon unité. On ne se sépare pas de quelque chose à laquelle on s'est donné entièrement sans éprouver une émotion profonde et une sorte d'arrachement à une vie pleine de responsabilité peut-être, mais surtout de grandes satisfactions. Ce bataillon hétérogène au départ était devenu une véritable unité. Tous les éléments étaient soudés les uns aux autres ; un seul esprit, celui du 1^{er} Bataillon régnait. Tous ces jeunes officiers et sous-officiers venus essentiellement de la résistance, de formations très diverses, de positions politiques extrêmes formaient désormais un bloc d'une valeur exceptionnelle pour lequel

j'éprouvais de l'admiration et la plus grande estime. On ne savait d'ailleurs que faire pour me faire plaisir et surtout pour éviter toute observation à ce Commandant qui ne punissait pas, qui n'élevait pas la voix, mais qui parlait en vous regardant dans les yeux. Le meilleur témoignage de mes relations cordiales et respectueuses entre les sous-officiers et leur chef m'a été donné au cours d'une réunion de l'unité pendant laquelle m'était remise la Croix de la Libération en or massif avec rubis. Quand on sait les difficultés de l'époque pour se procurer de ce précieux métal, on peut apprécier la valeur des sentiments qui unissaient ces hommes à leur chef venu d'un autre horizon mais qui avait su les comprendre, les réunir et les mettre en état de combattre avant d'en aider beaucoup à préparer leur avenir dans le civil. Le seul regret unanime était hélas de n'avoir pu participer plus longtemps aux combats libérateurs.

Fin septembre, je quitte l'uniforme. Un autre effort m'attend. Reprendre l'habit civil après cinq grandes années de vie errante me donne une sensation de nudité totale aussi bien de l'esprit que du corps. Un grand vide dans un nouveau monde où l'on éprouve un isolement total et où on s'interroge sur ce que l'on est capable de faire dans sa voie nouvelle. Il me faut réagir, me raccrocher au milieu qui va devenir mon élément.

Celui-ci est désormais arrêté d'ailleurs. De ma position de Chef de la Sélection cotonnière en A.E.F., on m'offre de prendre la Direction technique d'un Institut de recherches textiles qui est en voie de formation. J'accepte la proposition qui transpose sur un plan plus large mes anciennes formations et c'est ainsi que début octobre 1945, l'I.R.C.T. devient le sujet de mes préoccupations.

1945 – I.R.C.T.

Assez vite, je reprends pied, mais j'ai une notion exacte de mes lacunes que je veux vite combler. Bénéficiant de la confiance du nouveau Directeur Général de l'Institut et aussi d'une initiative totale, je décide tout d'abord de prendre un contact prolongé avec l'I.N.E.A.C. à Bruxelles ; je reste un mois à travailler dans la bibliothèque de cet établissement et à m'entretenir avec ses chercheurs. Si ce séjour m'est profitable, il est déterminant pour l'I.R.C.T., car dès ce moment, je conviens avec le Directeur de cette formation du principe de stage de perfectionnement pour notre personnel sur leurs Stations d'Afrique. L'I.R.C.T. en retirera par la suite un très heureux et grand profit. Lentement, on lance un premier programme d'organisation ; des difficultés se font sentir au sein de l'état-major de ce jeune organisme ; il faut encore se battre mais avec d'autres armes que celles avec lesquelles j'étais habitué jusqu'alors. Bref, j'obtiens satisfaction et je pars pour l'Afrique février 1946. D'abord comme membre d'une mission d'études, chargé d'examiner les possibilités de créer sur le Logone (Tchad) une retenue d'eau et un système hydro-agricole. Celle-ci me retient jusqu'en juillet 1946. Bonne reprise de contact avec la brousse, ses problèmes et ses habitants. Camarades de mission agréables et techniquement mieux préparés que moi pour traiter les sujets. Je suis l'ancien à l'école.

L'I.R.C.T. reste cependant mon sujet essentiel. Sa structure sur le terrain doit être déterminée et c'est à cela que je me consacre. Je décide de parcourir toutes les zones cotonnières d'Afrique française, d'Afrique anglaise et du Congo belge afin d'avoir une vue exacte des zones favorables, de leur valeur relative, de l'importance de leurs problèmes pour arrêter l'infrastructure rationnelle. C'est de ce voyage en somme que va dépendre l'implantation des stations et pour une part, leurs programmes de début.

Début août 46, je perçois à Pointe Noire un Pick up Dodge avec lequel je quitte immédiatement ce point pour une tournée de 30 000 km qui se terminera à Fort Lamy en mai 1947. Itinéraire suivi : Pointe Noire, Libreville (par l'intérieur), Douala, Tchang, Fouban, Yaoundé,

Bouar, Bossangoa, Bangui, Bangassou, Stanleyville, Station de Grimari, Station de Bambessa, Bangui, Fort Archambault, Moundou, Fort Lamy, Kano, Station de Samaru, Niamey, Bamako, Bouaké, Abidjan, Accra (vers le Nord), Lomé, Porto Novo, Fort Lamy, Bangui et retour Fort Lamy.

Ce tour d'horizon me permet d'envisager pour notre nouvel Institut une organisation alignée sur les travaux belges-anglais et une implantation de stations correspondantes aux grandes zones économiques où nous devons intervenir.

A ce cadre tracé et approuvé succède la création de stations ou le développement de celles qui sont conservées. Tâche ardue, les matériaux sont rares et notre personnel très jeune. Très vite aussi celles-ci se garnissent en agents qui reçoivent une grande responsabilité qui leur confère une autorité et une initiative qui en feront très vite des éléments très expérimentés. Sur les stations belges et Bambessa et Yangambi, nos jeunes ingénieurs sortis de l'ORSTOM sont bien accueillis. Ils y acquièrent une formation accélérée et une largeur de vues dont l'I.R.C.T. bénéficiera. Il s'y ajoute aussi un climat de relations personnelles et amicales entre les éléments I.R.C.T. et I.N.E.A.C. qui se maintient encore.

Progressivement se créent sur les Stations des spécialisations. Notre première action se porte d'abord sur la génétique et la protection des cultures. En second lieu, nous donnons une certaine primauté à l'agronomie et la technologie. Aujourd'hui, ces disciplines forment des sections très structurées à notre Institut.

Notre action n'est pas limitée au coton. Urena et Hibiscus font l'objet d'un programme de travail très poussé au Niari. Le Sisal n'est pas oublié : deux sections avec base à Madagascar et à Bouaké sont lancées.

Très vite l'I.R.T.C. compte plus de 60 éléments Outre Mer dont les trois quarts de niveau Ingénieur, la plupart très spécialisés, mais travaillant en équipe.

Les résultats ne se font pas attendre, ce qui d'ailleurs surprend beaucoup de camarades restés dans les services, lesquels manifestaient beaucoup de scepticisme à l'égard de ces jeunes équipes qui ont l'énorme avantage de disposer de moyens satisfaisants sans plus. De nouvelles variétés sont créées avec des caractères économiques – rendement égrenage – qualité de fibre etc... très nets et en progression constante. Dès 1950, l'I.R.C.T. est devenu une entité dont on parle et dont on apprécie les services.

Les stations jouissent d'une large autonomie, mais j'y maintiens une présence constante, visite une ou deux fois dans l'année pour définir les programmes d'extension en fonction des moyens, les programmes de recherche, établir les contacts avec les autorités locales, etc...

Je me consacre entièrement à cette œuvre, mais je retire de cette activité des satisfactions personnelles très grandes. C'est une nouvelle équipe que j'anime, différentes certes de mes anciens officiers, mais chez ces jeunes ingénieurs qui deviennent chercheurs, je retrouve les mêmes qualités de travail, de sérieux, de dévouement, de désir de donner à leur organisation dont ils se sentent maintenant les responsables une tenue et une réputation dont ils sont jaloux et qu'ils veulent affirmer.

Dans cette action, je me considère comme l'animateur central ! Je manque de modestie car notre organisation a un Directeur Général, Monsieur GAUTIER, Ingénieur agronome, ancien

Directeur de la Compagnie cotonnière française que j'avais connu à Fort Archambault avant la guerre et devenu Sénateur du Tchad, mais en raison de ses fonctions publiques, de son tempérament, ce n'est pas l'homme de terrain que je suis.

D'ailleurs notre Président E. SENN se sera vite rendu compte que la vie de l'I.R.C.T. repose sur moi et le Conseil d'Administration de me nommer Directeur Général, réservant à M. GAUTIER le rôle d'Inspecteur. Cette décision est prise en 1952, elle ne change rien à mon action et je continue à animer et à orienter l'Institut comme précédemment.

La formation du personnel est ma préoccupation constante. Le principe de stage sur la Station belge s'était avéré excellent, je le reprends vers les U.S.A. et organise des séjours dans des Centres de recherches américains pour nos éléments. Chaque année, un ou deux de nos agents y participent. Cette disposition est bénéfique. L'anglais pénètre chez nos chercheurs, la connaissance approfondie de travaux étrangers élargit leurs informations et leur donne de l'assurance. La qualité de nos travaux s'en ressent. Chose non négligeable dans les milieux de recherche cotonnière, aux Etats-Unis, on apprécie l'esprit et la valeur de nos agents et on porte intérêt à nos travaux et à notre organisme. Progressivement, nous gagnons nos galons internationaux.

Dix ans après sa création, l'I.R.C.T. est une formation solide, très équilibrée, au sein de laquelle une vingtaine d'Ingénieurs sont devenus dans différentes spécialités des chercheurs confirmés : notamment en génétique, entomologie, phytopathologie, Agronomie, technologie des fibres, culture du sisal, du jute et des succédanés de cette plante. Mais compte tenu des nécessités locales, les stations sont encore des entités indépendantes conduisant des programmes relativement complets. Toutefois, ces jeunes cadres vont pouvoir fournir, quelques années après, les éléments d'une organisation plus structurée qui viendra renforcer la Direction Générale de France. Dès lors, 1957-58, l'Institut reçoit son cadre définitif avec une Direction générale, un Secrétariat administratif, cinq grandes sections, à savoir : Génétique, Entomologie, Phytopathologie, Technologie, Agronomie, ayant à leur tête des responsables particulièrement éprouvés et compétents. Cet encadrement de tête complété par des équipes adaptées aux programmes, résidant dans les stations, au sein desquelles on trouve mêlés dans un dispositif hiérarchique satisfaisant spécialistes, ingénieurs, techniciens et ouvriers spécialisés.

Après 20 ans de fonctionnement, l'I.R.C.T. n'a perdu aucun cadre spécialisé, chacun est resté à sa place, acquérant année après année une expérience solide et une compétence de niveau international. Si on y ajoute l'esprit d'équipe qui anime chacun d'eux, on peut apprécier la force de cette formation spécialisée qui reste au service de la Coopération française. L'évolution politique des Etats africains n'a rien changé dans notre mode d'intervention. Si les Stations sont devenues leur propriété, aucune modification n'a été apportée à leur mode de gestion et à leurs programmes. Les services nationaux et souvent les personnalités politiques de ces Etats ont pris le relais de l'Administration française. Pourtant nos relations sont demeurées excellentes et l'I.R.C.T. poursuit sous le régime de la Coopération l'œuvre de développement amorcée et développée depuis 1945.

En 1962, je quittais cependant sur ma demande la Direction Générale de l'Institut et devenais Inspecteur Général des Recherches. Cette décision était consécutive à un état de santé déficient, fatigue générale mal définie, aussi estimant que je n'étais plus en état d'animer, comme je l'estimais nécessaire, cette formation à laquelle je m'étais entièrement consacré, j'ai sollicité auprès de notre Président cette mesure.

Deux graves opérations ont justifié mes craintes. Malgré mon retrait obligé de la vie de l'I.R.C.T., celui-ci sous une nouvelle direction, a pu franchir allègrement la période de réadaptation administrative au régime de coopération.

Quant à moi, ayant repris progressivement une meilleure santé, je continue de suivre l'action de nos chercheurs et à juger de l'équilibre de leurs programmes.

Assemblée de l'Union Française

Pendant cette période 45-62, l'I.R.C.T. n'a pas retenu seul toute mon activité. En 1947, sollicité par plusieurs membres de l'Assemblée Territoriale de l'Oubangui, j'acceptais sur les conseils de mon ami Malbrant de représenter ce Territoire à l'Assemblée de l'Union Française. Elu à l'unanimité par les deux collèges européen et africain, je siégeais dans cette Assemblée dont les mérites ont été reconnus ultérieurement par tous les Etats francophones.

Réélu dans les mêmes conditions en 1953, je suis donc resté jusqu'en 1958 un des Représentants de ce pays auquel j'étais attaché par des sentiments anciens. J'y étais arrivé en 1927, et par des sentiments affectifs, ayant eu l'honneur de combattre avec une unité de tirailleurs originaires du Territoire.

La vie de cette Assemblée me permit de concilier mes deux activités essentielles. Je dirai même que mon contact permanent avec tous ces Territoires et leurs problèmes me donnait une vue très nette de ceux-ci. Ecartant les quelques grands débats politiques qui se sont institués au cours de cette période, débats de forme et de principe réservés à quelques leaders, le caractère essentiel de notre Assemblée était surtout économique et à ce titre, je crois y avoir apporté de nombreuses informations qui ont éclairé les débats. Membre des deux grandes commissions du Plan et de l'Agriculture, j'ai eu le plaisir de travailler directement avec notre collègue le Président Jacobson dont la compétence et le sérieux l'avaient porté à la Présidence de la Commission du Plan. Je ne peux citer ici les nombreuses études et rapports qui m'ont été confiés et que je crois avoir menés à bien puisque mes travaux m'ont valu les félicitations du Président de l'Assemblée, reconnaissance assez rare dans les milieux parlementaires. Je conserve de mon passage à l'Assemblée de l'Union Française un souvenir extrêmement aigu. C'est en son sein que j'ai pénétré et compris de nombreux problèmes techniques et politiques devant lesquels les futurs jeunes Etats se trouvaient placés, mais ce sont surtout les contacts humains établis avec mes collègues africains qui m'ont terriblement enrichi et fait mieux approcher cette grande cause du développement dont beaucoup parlent sans avoir senti la complexité et ressenti les affinités nécessaires avec les populations intéressées.

En 1948, j'étais également appelé à participer aux travaux de la Commission Scientifique du Logone où j'apportais ma connaissance du milieu et au sein de laquelle j'avais l'honneur de retrouver des membres éminents de l'Académie des Sciences d'Outre Mer, le Général Tilho, le Professeur Combes. Pendant de nombreuses années, alors que se poursuivait l'étude de cette grande question, j'ai assisté à toutes les réunions organisées à l'ORSTOM.

En 1948 – mai – alors que ma vie se stabilisait quelque peu, je me mariais et fondais un foyer qui m'apportait une ambiance jusqu'ici inconnue et des satisfactions auxquelles j'étais peu habitué.

Très sollicité par des Camarades de la 1^{ère} D.F.L. j'acceptais, en plus de toutes les charges d'aider au démarrage de l'Association des Anciens de cette Première Unité combattante de Français libres. Nommé à la Présidence de ce Comité, je prenais sur mes instants de liberté le temps de mettre sur pied ce groupement devenu aujourd'hui très vivant. Pendant 7 ans, je me suis donc consacré à cette Association souvenir dont le but principal est d'éviter l'oubli de tous ceux qui n'ont pas eu la joie de connaître la fin des combats.

Sur le plan de l'information, j'ai déjà souligné les nécessités de déplacement qui s'imposaient à moi : Visite des Stations I.R.C.T., reconnaissance des zones d'extension possible, participation aux réunions dans les Territoires, mais à ceux-ci venaient s'ajouter les missions d'étude indispensables dans le cadre de l'I.R.C.T. et même de l'Union Française. C'est ainsi que je parcourais l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, toute la zone cotonnière des U.S.A., de Washington à Los Angeles, celle du Moyen Orient (Turquie, Syrie, Iran) et enfin celle de l'U.R.S.S., Turkestan, Ouzbekistan. Aujourd'hui, la visite de ces pays et la connaissance de leurs problèmes ne semble pas soulever de difficultés, mais il en était autrement il y a une dizaine d'années alors que les liaisons étaient plus longues et les voyages plus pénibles.

En 1957, je recevais la rosette d'officier de la Légion d'honneur à titre militaire.

1962 – Ayant passé les responsabilités I.R.C.T. au début de l'année, j'ai recherché le grand calme nécessaire à mon état de santé physique d'abord et moral ensuite, car je venais d'être très éprouvé par la disparition de ma sœur aînée, disparition brutale et douloureuse.

Pour me changer les idées, j'acceptais d'effectuer une mission à travers les Territoires français du Pacifique, Polynésie, Nouvelle Calédonie, Nouvelles Hébrides avec retour par le Cambodge et Viet-Nam. L'étude m'avait été demandée par le Département des T.O.M.-D.O.M. dans le but d'examiner les possibilités de production textile dans ces Territoires et de déterminer les besoins en matière de recherche agronomique. Si les objectifs de cette mission étaient bien limités, j'ai par contre fait un magnifique voyage et connu des régions différentes à tous points de vue de l'Afrique.

A la fin de l'année, les circonstances ont voulu que par l'intermédiaire d'un ami commun, M. Triboulet, nommé Ministre de la Coopération me demanda d'entrer dans son Cabinet pour y suivre les questions de recherche appliquée. Je ne connaissais pas M. Triboulet et si j'acceptai ce poste, ce fut dans le seul but de mieux faire connaître la cause des Instituts de recherches et au besoin de la défendre. C'est à cela que je me suis appliqué pendant les trois années que je restai au Cabinet du Ministre de la Coopération. J'ai pu également rendre quelques services à des Camarades, mais hélas, j'apprenais à mes dépens la force d'inertie que ces services ministériels peuvent opposer à l'étude de certains dossiers et écarter les solutions de bon sens de certaines affaires lorsque celles-ci n'entrent pas exactement dans leurs vues.

Mon entrée dans le Ministère était toutefois retardée par une grave opération que je devais subir en décembre 1962. L'enlèvement d'un rein malade devait par la suite me permettre de retrouver une santé meilleure que celle des quatre années qui ont précédé ce grand choc.

Parallèlement à ma présence au Cabinet de M. Triboulet, je suivais le développement des travaux I.R.C.T. et j'ajouterai, de tous les Instituts de recherche agricole appliquée et de l'O.R.S.T.O.M., ce qui m'a permis d'apprécier le rôle essentiel de ces organismes dans le cadre de la Coopération française : grâce à cette prise de conscience, j'ai pu, en toute indépendance et objectivité, intervenir au profit de tous.

En 1963, j'étais nommé Membre du Comité Directeur du Fonds d'Aide et de Coopération. En 1964, je me voyais désigné en qualité de Membre du Conseil de l'Ordre National du Mérite et reconduit en 1966 pour quatre ans dans ces hautes fonctions.

Fin 1965, le Ministère de la Coopération est supprimé ; il devient alors le Secrétariat d'Etat aux Affaires Etrangères chargé de la Coopération : M. Triboulet quitte ses fonctions de Ministre et je reprends alors ma liberté pour me consacrer désormais à l'I.R.C.T.

C'est alors que vous avez eu, mon cher Ami, la gentillesse de me dire que ma candidature à l'Académie des Sciences d'Outre Mer serait susceptible d'être agréée, que je présente un mémoire sur la coopération technique française afin de mieux me faire connaître, que vous vous intéressez à mon dossier et que finalement, je suis élu comme membre titulaire.

En 1966, j'étais porté à la dignité de Commandeur de la Légion d'honneur en raison de mes services civils et militaires. Cette dernière distinction m'était remise en juillet 66 dans ma propriété de Touraine car entretemps, j'étais devenu tourangeau d'adoption. Mon pays de Lorraine joignant l'éloignement de Paris à une grande rigueur climatique, dès 1950, je me fixais au cœur de la France. Là, progressivement, j'aménageais la petite propriété dont je m'étais rendu acquéreur et où, dans un cadre familial et une ambiance de grand repos, je retrouve la nature généreuse, vivante et toujours pleine d'espoir. L'homme assez fermé que je suis, mais néanmoins sensible à tout ce qui touche les êtres que j'aime, sait y trouver en toute saison les joies de l'observation, de l'action et enfin de la réflexion qui sont celles de l'ultime repos de celui qui a beaucoup voyagé.
